3me Année. — N° 81 **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES). Le 18 Janvier 1866.

ABONNEMENTS :

	On an.	Six mois.
France	9 f.	5 f. »
Italie et Suisse	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie	13	7 50
Allemagne, Belgique	14	8 »
Amérique, Brésil	15	8 50
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
Ouvert de 10 heures à 2 heures
22, RUE BRÉDA
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Vente au numéro, à Paris CHEZ
F. HENRY, libraire, galerie d'Orléans, 12, (Palais-Royal)
BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.

Sommaire du n° 81 de l'Avenir

Paris, 18 Janvier 1866

PAROLES PRONONCÉES

SUR LA TOMBE

DE **P. P. DIDIER**

Le 5 décembre 1865

Par M. CAMILLE FLAMMARION.

Messieurs,

Les parents et les amis de celui dont la dépouille mortelle gît maintenant à nos pieds, me prient de terminer cette douloureuse cérémonie par quelques paroles. Je ne me sentirais pas autorisé à accepter cette invitation, si je ne savais qu'elle vient du fond du cœur, et si je n'avais été depuis quelques années l'objet d'une affection particulière de la part de cet homme respectable. Par une coïncidence qui m'attriste autant qu'elle m'impressionne, mon nom fut l'un des derniers mots qui s'échappèrent de ses lèvres ; étant le plus jeune des auteurs dont il publia les œuvres, je songe que cette jeunesse était l'un des motifs de ces sympathies, et c'est surtout à ce titre que je prononce l'adieu que tous lui donnent aujourd'hui.

Avant que la terre ne se referme pour toujours sur celui qu'une main mystérieuse vient d'exiler soudain du banquet de la vie, je vais donc, interprète des sentiments de tous, laisser tomber sur cette tête endormie un témoignage d'estime, partagé, j'en suis sûr, par tous ceux qui l'ont connu.

Je ne parlerai pas ici de l'homme privé. Mon seul devoir et mon seul droit, c'est de montrer aux premiers rangs de la librairie contemporaine un éditeur intègre, honorable, religieux même, plaçant au-dessus de tout intérêt le sentiment du bien, du beau et du vrai ; méprisant les richesses dont l'origine est douteuse, préférant aux publications scandaleuses qui enrichissent les œuvres qui instruisent l'esprit et élèvent le cœur ; — un éditeur, enfin, qui n'accepta jamais un livre matérialiste, déshonnête ou dangereux, quelque productif qu'il eût été d'ailleurs ; qui voulut constamment sentir sous ces œuvres le souffle spiritualiste qui les illustre ; et qui, depuis quarante ans qu'il s'est dévoué à cette tâche, n'a pas imprimé un seul ouvrage que l'on puisse aujourd'hui reprocher à sa conscience, et qu'une main outrageuse puisse jeter sur ce cercueil pour le faire trembler dans sa retraite sacrée.

Ce sentiment et ce respect profond de la responsabilité du libraire, n'est-il pas à la fois un éloge pour sa vie dignement remplie, et un exemple pour quelques-uns de ses confrères ! Cette face calme et placide, dont j'observais hier encore la religieuse tranquillité, parlera haut du fond de cette tombe, et parlera longtemps encore par les œuvres littéraires qu'elle a accueillies ou inspirées.

Pierre-Paul Didier avait l'âge du siècle ; né à Paris en 1800, il devint en 1827 acquéreur du fonds Béchet aîné, qui comprenait certaines notabilités politiques du temps ; il eût, en 1828, l'idée de publier par leçons les *Cours* de MM. *Villemain*, *Guizot* et *Cousin*. Ces cours, suspendus pendant plusieurs années, venaient d'être rendus à un public enthousiaste et sympathique, et leur succès en leçons imprimées fut remarquable. Les sténographes réunis avaient de leur côté l'intention de faire la même publication, et ce n'est pas sans sacrifices pécuniaires que M. Didier put réaliser son projet, première base de la *Librairie Académique* qu'il a fondée et qui contient, on peut le dire, les meilleurs ouvrages de la littérature contemporaine. En 1830 comme en 1848, Didier a dû passer par des vicissitudes politiques et par d'autres qui ne l'ont pas abattu ; il eut pu s'enrichir par des manœuvres plus ou moins faciles à justifier, mais il garda l'intégrité de son caractère et montra ce que peut une ferme loyauté et des principes qui ne l'ont jamais abandonné. En même temps que sa collection renommée « d'éducation morale, » il publia des œuvres célèbres dans l'histoire, la littérature et la philosophie et évita scrupuleusement de prêter la main au mauvais goût ; avant la fortune il a préféré le titre d'éditeur probe et consciencieux, et on peut dire qu'il a contribué ainsi au sain développement de la littérature élevée.

Quel que soit le sentiment dont je paraisse inspiré ici, Messieurs, devant la tombe d'un vieil ami, je ne veux pas faire une apothéose. J'ai remarqué que bien souvent la mort ressemble à une lentille d'optique, qui grossit les qualités et dissimule les défauts de la personne décédée. Je ne veux pas dire que M. Didier ait été un homme illustre, un savant ou un philosophe. Non, c'était un négociant, à l'instruction modeste, mais dont le jugement était si intelligent, le coup d'œil si sûr, l'imagination si clairvoyante et l'âme si honnête, qu'il s'était élevé lui-même, et avait élevé son œuvre à un rang digne des esprits les mieux cultivés. Sous le dernier règne, il fut vraiment, comme libraire, l'un des représentants les plus considérables du mouvement intellectuel ; et lorsque la révolution de 1848 éclata, c'était dans son cabinet que tous les ministres avaient réuni leurs œuvres littéraires. La librairie qui compte dans ses noms les Guizot, les Cousin, les Barante, les Villemain ; les Résumat, les Mignet, les Sacy, les Broglie, les Ampère, etc..., cette *Librarie Académique*, comme elle fut surnommée, fait honneur à l'ouvrier qui l'a fondée et établie....

J'ai dit que l'idée spiritualiste dominait en lui. Oui, je me souviendrai longtemps de ces heures d'intimité dans lesquelles, oublieux de son âge, il me soumettait ses doutes et ses espérances sur la vie future. Il était grand parfois, dans ses élévations vers le Dieu personnel, dans ses indignations contre les adorateurs de la matière.

Quelquefois le soir, ou l'après-midi, lorsqu'il prenait mon bras pour une promenade solitaire ou pour assister aux concerts que nous aimions, il me parlait de ces autres mondes que la nuit nous révèle et que les ailes de l'âme savent atteindre : sa pensée quittait son enveloppe déjà frêle, et il se demandait quelles sont ces jouissances idéales dont les impressions terrestres ne paraissent qu'une faible image ; il espérait une vie supérieure, délivrée de ces besoins grossiers qui alourdissent notre existence ; et les lèvres de ce libraire exprimaient des pensées que bien des savants, bien des astronomes n'ont jamais ressenties !

Maintenant le voici couché dans cette fosse. Mais ce n'est pas sa personne entière qui gît à nos pieds : c'est l'enveloppe corruptible, c'est l'habitacle transitoire d'une âme immortelle. Il y a quelques jours encore il ignorait ; il y a quelques jours encore il se croyait aussi loin de la mort que jamais ; aujourd'hui il contemple sans doute dans leur réalité dévoilée les arcanes du monde spirituel ; il est plus heureux que nous, livrés encore à l'incertitude sur la réalité de ces mystères, devant lesquels notre vie s'écoule indifférente, quoiqu'ils soient le point capital de la création et le terme où nous devons tous aboutir.

Ces jours derniers encore, nous causions en riant. Mercredi dernier, je l'avais quitté en plaisantant, pour un court séjour à Compiègne, et aujourd'hui même, à l'heure où je parle, nous devions déjeuner ensemble ! Samedi soir, il sort de sa maison pour se rendre à une séance de laquelle nous devions également nous entretenir aujourd'hui. A quelques pas de chez lui, il s'assied pour attendre une voiture, et meurt subitement. Des passants le reconnaissent et le transportent vers sa famille éplorée.....

Mort subitement ! sans souffrance apparente, sans que la moindre contraction fût peinte sur son visage ou sur ses membres ; mort en songeant aux petites préoccupations de la vie, au milieu de bien des projets et en quelque sorte en pleine santé ! mort, comme une pendule qui s'arrête par un grain de sable ou par le déplacement d'un ressort ! Une telle mort est bien éloquente, Messieurs, et bien capable de nous tirer de notre indifférence pour le monde spirituel. Devant ce tableau, devant ce corps vivant, tout à coup privé de l'existence, devant ce cadavre qui conserve tous les aspects de la vie physique, ne semble-t-il pas que cette vie est inférieure à celle de l'Esprit ? Est-ce que cette âme, qui deux minutes auparavant se manifestait encore dans toute sa puissance et dans toute sa virilité, a pu s'éteindre par ce dérangement de l'organisme qui suspend la vie du corps ? Est-ce que, à nos principes de justice et à nos aspirations innées, ne se joint pas ici l'apparition d'un nouveau fait : l'indestructibilité de la force spirituelle ? Est-ce que nous pourrions être satisfaits

d'une explication qui se contenterait de dire qu'il est naturel que cette âme se soit éteinte subitement, et que par la raison qu'un organe se brise dans l'enveloppe corporelle, l'Esprit ne peut survivre et s'anéantit ?

Non, Messieurs. Portons plus haut nos regards. Ton corps est à la terre, ô mon ami, les battements de ton cœur ont cessé... tes yeux ont perdu leur lumière... et ta main ne pressera plus la nôtre... Le fossoyeur va nous dérober tes derniers restes... la terre du cimetière, froide et humide, va te recouvrir, et le vent gémira tristement en ces nuits d'hiver à travers la dépouille décharnée des bois. Mais au printemps prochain une nouvelle vie reverdira sur ces arbres. Dans ta demeure ultra-terrestre, ô âme, un soleil plus beau que le nôtre éclairera tes pas ; notre terre n'est qu'un passage, qu'un atome (nous le disions souvent !); ton corps n'était rien. Mais il est une demeure où les chênes ne se dessèchent pas, où les roses ne se fanent pas, où le sourire éternel d'un printemps lumineux rayonne et nous attire vers un progrès sans fin : c'est la terre des Esprits, celle où tu viens de remonter, celle où s'exercent les jugements absolus de l'Eternel (1).

JEAN REYNAUD

ET LA CONGRÉGATION DE L'INDEX.

Nous l'avons dit maintes fois, la congrégation de l'index coadjutrice de la sainte inquisition, est inspirée par les plus mauvais esprits, elle représente actuellement l'Esprit du mal. C'est ainsi qu'en parcourant la liste des livres qu'elle a frappés, on y retrouve tous les titres d'honneur et de gloire de l'humanité et les ouvrages des plus grands écrivains. La congrégation de l'index personnifie toutes les hontes et les turpitudes de l'immobilité systématique, de l'abêtissement et du fanatisme rétrograde.

Notre directeur, Alis d'Ambel, dans un compte rendu lumineux du traité de Mme de B. sur la conciliation possible de la raison et de la foi faisait de son côté la triste réflexion, que les vues généreuses de l'auteur n'aboutiraient pas. Nous exprimons la même opinion à propos des tentatives non moins louables de l'auteur *de la Religieuse et du Moine*.

L'événement nous donne raison.

L'an passé, c'étaient les ouvrages d'Allan Kardec qui étaient condamnés bien qu'ils ne fussent qu'un reflet des philosophes spiritualistes. Aujourd'hui, c'est le grand et illustre maître de nos doctrines, Jean Reynaud, le continuateur des traditions antiques et spirituelles, qui est mis à l'index à son tour, c'est à dire inscrit au catalogue de gloire des Giordano Bruno, des Campanella, des Galilée et de tous ceux plus modernes qui doivent être comptés parmi les génies de l'humanité.

La nouvelle vient de nous en parvenir le 4 janvier de Rome : *Terre et Ciel*, ce beau, ce grand et immortel livre vient d'être condamné, ainsi donc nos avertissement sont perdus.

Nous avons solennellement indiqué à la secte ultramontaine et au pseudo-christianisme la route à suivre pour revenir à la vérité.

Il suffisait de dire aux fidèles « : la révélation est essentiellement progressive, le Christ n'a pas dit toute la vérité parce que ses disciples n'en pouvaient alors porter le poids, il a annoncé, lui-même la venue de l'Esprit dont la pentecôte n'a été que la très-imparfaite figure.

« Si, à son avénement, le divin maître a encore parlé de feu *éternel*, on sait ce que ces expressions *æternus*, *sempiternus*, voulaient dire dans les langues que le Seigneur a employées. Il ne s'agissait que d'un temps indéterminé, plus ou moins long, selon la persistance ou l'amendement du coupable. Les écritures tout entières se lèvent pour confirmer cette interprétation, il faut croire et de par le christ qui a dit lui-même « *il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père*, » à la pluralité des mondes purgatoriels et progressivement heureux, telle est la foi conforme aux volontés d'un Dieu bon et juste et aux aspirations de l'homme. »

Dans un monde plus avancé que le nôtre, cela aurait eu lieu, nous doutions que notre monde fût assez favorisé pour que la transformation fût aussi prompte et aussi facile.

Avions-nous tort ?

Ceux dont nous parlons l'auraient pu et de la sorte, ils auraient sauvé leur foi en la rajeunissant. Ils ne l'ont pas voulu, parce que Dieu a promis l'endurcissement de leur cœur rebelle, et que leur libre arbitre encore attaché aux biens temporels, et aux vaines ambitions n'a pas mérité la lumière. Que peut signifier la condamnation de notre Jean Reynaud, que disent-ils par là ? Il est faux qu'il existe une pénalité proportionnelle aux fautes et qui soit expiatoire, non, pour ceux qui meurent en péché mortel (un seul suffit, et c'est le plus souvent un simple manquement à nos préceptes futiles, à nos ordonnances ridicules), qui entraîne une éternité de tortures, des flammes dévorantes, des chaudières d'huile bouillante, en compagnie des démons.

Les anciens disaient « *quid vult perdere Jupiter dementat.* »

Notre poëte Racine a parlé à son tour de :

..... Cet esprit de vertige et d'erreur
De la chute des rois fatal avant coureur.

C'était établir le règne de la fatalité.

Nous qui n'y croyons pas, qui ne croyons qu'à la liberté de l'homme et à l'amour de Dieu, prions pour eux qui sont aussi nos frères malgré leur entêtement opiniâtre, prions pour qu'ils évitent la seconde mort, sinon tous, (car il y en aura des reprouvés temporaires à cet avénement), du moins le plus grand nombre, prions pour que leur mauvaise volonté à la fin courbée sous le vent du ciel, n'encourent pas les terribles châtiments prédits à notre époque par les prophètes et par saint Paul, le grand apôtre, aux endurcis qui doivent être les représentants des juifs rebelles au Messie ; prions pour que notre planète soit bientôt constituée dans l'harmonie solidaire de ses habitants, et que notre Père céleste soit enfin adoré en esprit et en vérité, selon les promesses indéfectibles du Christ.

ANDRÉ PEZZANI.

Le bon sens devant le Spiritisme.

Je ne comprends pas pourquoi les doctrines spiritualistes ont généralement excité, dans la foule de tous les temps, des cris de rage de la part des imbéciles et des hommes d'esprit. Demandez même à un indifférent ce qu'il pense de Cazotte, de Puységur ; demandez-lui ce qu'il retire d'une page de Jean Reynaud, de tous ceux enfin que l'hypothèse par son élévation ont presque amené à la vérité.

L'homme le plus froid sourira finement, et nous persuadera que la rêverie est le mobile de tous ces pauvres esprits, que l'imagination seule a créé les idées de l'âme et de l'immortalité. J'en connais, par exemple, de plus féroces qui, à l'exemple de M. de Pontmartin, pour la *Sorcière de Michelet*, jetteraient pêle-mêle, sorciers et livres, dans des chaudières d'huile bouillante, et danseraient une ronde échevelée autour de ces tristes débris pour la plus grande gloire de la raison et de l'humanité.

Qu'arrive-t-il ? hommes comme ceux qu'ils sacrifient, la ronde leur donne le vertige ; avant ils condamnaient comme des prud'hommes, maintenant ils blasphèment comme des fanatiques ; le bon sens humain, ce bon sens à qui ils ont bâti un tout petit temple, « un sanctuaire unique, » les abandonne tout à fait ; ils ne gardent plus aucune mesure, et plus en délire que les plus délirants fakirs ou derviches tourneurs, ils lancent au hasard des blasphèmes, des injures les plus introuvables, et ils succombent, non pas sous la griffe de leur Dieu bon sens, mais sous la griffe de leur propre rage.

Et croyez-vous que pour tout autre système qui se réduit à ceci : l'univers est la création du temps et de la matière, l'homme seul existe et Dieu n'existe pas ; vous croyez peut-être que pour cette hypothèse un peu hasardée, il me semble, leur bon sens va prendre le mors aux dents ; pas le moins du monde ; c'est le commencement du progrès, disent-ils ; comme de vigilants généraux, eux seuls connaissent la manœuvre future, ils n'osent avouer encore, à la masse de ceux qu'ils commandent, l'affaire décisive ; si l'on entre cependant au fond des choses, nous serons bientôt convaincus qu'ils ne s'appellent ni César ni Alexandre, et que leur Waterloo n'est pas celui que nous connaissons tous. Généraux élégants peut-être comme ceux de l'ancien régime, ils paradent mais ils ne manœuvrent pas, ils commandent, en effet, mais non à la suite d'une victoire.

Aussi que restent-t-ils d'eux ; des harangues, beaucoup de harangues ; inhabiles à prendre la succession de ceux qu'ils prétendent imiter, ils introduisent dans l'art littéraire des éléments étrangers. Economiste soit, mais non auteur ; sceptique peut-être, mais critique, non.

Ah, le bon sens est précieux, mais à la condition qu'il puisse s'étendre sur tout ; une grande partie de nos devoirs terrestres est de reconnaître par le bon sens aussi bien que de nier avec le même bon sens ; autrefois l'ambition se faisait jour avec l'erreur et la superstition, aujourd'hui le bon sens, ainsi entendu, serait-il le moyen le plus court pour se dire *maître?* J'avoue que le moyen est plus tyrannique que simplement littéraire, qu'il est rapide, mais assez prétentieux.

Chose étrange, les vrais penseurs ne se sont jamais occupé de fonder ou de détruire ce que nous inaugurons si mal et ce que l'on critique si pitoyablement le Spiritisme.

Eux, avant d'étudier l'âme, ils ont étudié le cœur, c'est-à-dire nos passions, et les idéologues ont poursuivi l'examen en l'étendant jusqu'à l'âme. J'avoue que la chose est difficile ; mais la critique en ce cas est trop aisée. Tout concourt à cette profonde recherche de notre destinée, un type de Molière, un chapitre de Balzac, un vers d'Hugo, un mot de Shakespeare. Ils ont pris l'homme au sérieux, ceux-là, ils ne l'ont pas traité au nom du bon sens de moutons de Panurge, ils ne l'ont pas souffleté à chaque instant dans sa douloureuse passion, ils ne lui ont pas craché au visage, ils ne l'ont pas insulté dans ses différentes agonies. Il ne faut pas prononcer trop haut le mot de philanthropie ni surtout lui donner des tours de rhétorique ; mouton de Panurge comme les autres, nous nous souvenons trop de nos sanguinaires philantropes, et de leur singulière façon de mettre en pratique leurs charitables théories. Comme Madame Roland à la statue de la liberté, nous pouvons dire au gros, au grand, au petit, au moyen, enfin à toute espèce de bon sens : « Que de bêtises et de crimes nous disons et faisons en ton nom ! — »

Le bon sens en restant dans sa réelle acception ne peut être exagéré. Soit, ceci est une affaire de mots ; mais comme il est très-facile de s'en emparer et de moraliser avec, nous voyons à chaque instant les esprits les moins tolérants s'en affubler, s'en servir avec talent pour faire passer leur personnalité.

Est-ce un réel garant de leur bonne foi ; et suffit-i

(1) Ce discours remarquable a causé une vive émotion à tous ceux qui l'ont entendu. Nous croyons être agréable à nos lecteur en le publiant dans l'*Avenir*. Nous profitons de cette circonstance pour annoncer à nos amis que M. Camille Flammarion vient d'être appelé à la rédaction scientifique du journal le *Siècle*. A. d'A.

d'écrire le mot le *bon sens* pour en avoir l'exacte perception? Nous ne le pensons pas ; trop d'écrivains ont prouvé qu'il ne suffit pas seulement de l'écrire.

Du reste, c'est un mot dangereux à prononcer ; s'avouer raisonnable est un manque de finesse et de mesure dans l'esprit ; vous établissez par exemple ceci : que le Spiritisme est une maladie moderne, une épidémie modérée qu'il faut extirper. Croyez-vous que le nombre immense (je ne dirai pas de Spirites), mais de ceux qui ont vu, jugé, constaté la soudaineté des phénomènes leur en imposent? Du tout; c'est là leur gloire; seuls, debout sur le seuil de leur petit temple, ceints de la couronne des sages, ils contemplent ces légions de fous, et si, parmi ces derniers, il se trouve des noms illustres, des intelligences saines, vigoureuses, qui ont bien mérité de l'humanité ; n'importe ! ceux qui ont injurié depuis le commencement iront jusqu'à la fin.

Un jour arrive cependant où la postérité juge les pensées des hommes dans leurs livres et les faits et gestes du Temps qui est un grand maître. Les erreurs humaines, elle les excuse ; les choses démodées, elle se reporte à leur époque et s'en rend compte ; les fanatismes, les exagérations, elle les déplore en jouissant du présent ; mais que dit-elle de ceux qui, sans prévoyance de l'avenir, de ceux qui, sans le flair et l'instinct des idées qui peuvent porter dans leur sein une découverte, ont impunément parlé au nom du bon sens en injuriant ceux qui voulaient chercher et les traitant de ridicules, parce qu'ils n'avaient pas encore trouvé, de ceux, enfin, dont les pensées vivantes ne vivaient ni avec le présent ni avec l'avenir? « Ceux-là, elle les méprise et les méconnaît à son tour. »

ALFRED D.

COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES

Médium : Mme COSTEL

Rectification à propos de la doctrine spirite

Par ce temps de clameurs, d'injures et d'attaques contre le Spiritisme, il importe de rétablir la vérité, et le but de cette doctrine, si calomniée par ses adversaires, si compromise par quelques-uns de ses adeptes.

La plus grande confusion règne parmi les spirites qui, pour la plupart, se trompent essentiellement sur la fin des manifestations auxquelles ils s'obstinent à attribuer un caractère tout à fait étranger à la nature des expériences physiques, les plus importantes de toutes, malgré l'apparente vulgarité de leurs phénomènes, puisqu'elles révèlent l'existence de lois inconnues qui doivent profondément modifier nos systèmes scientifiques. Ces spirites se sont trop hâtés de formuler un enseignement doctrinal, basé sur leurs rapports avec les intelligences disparues de la terre. Ces résultats se trouvant rarement en rapport avec l'importance de la cause qu'on leur assigne. Le ridicule est facilement déversé sur une foule d'écrits médianimiques, sans nulle importance littéraire ou scientifique. En toutes choses, il faut partir d'un point déterminé, surtout, lorsqu'il s'agit de spéculation philosophique, dans laquelle l'imagination et la crédulité peuvent jouer un si grand rôle. Le Spiritisme ne doit pas dévier de son point de départ, qui est, ne l'oubliez pas, les tables tournantes, c'est-à-dire une manifestation de physique occulte ou de forces fluidiques non encore éprouvées. La foule des médiums écrivains augmente chaque jour, tandis que les médiums typtologues ou à effets physiques demeurent dans une infériorité numérique très-regrettable, ils sont d'ailleurs frappés d'ostracisme par de faux jugements qui les déclarent inspirés par des Esprits subalternes. Cette opinion très-arbitraire prévaut, et au grand dommage du progrès, on abandonne aux petits Esprits de ce monde et de l'autre, la pratique des expériences physiques et typtologiques, qui cependant, portent en elles la vertu et le but du Spiritisme. Ne vous y trompez pas, votre avancement moral ne dépasse pas les enseignements du Christ, que vous êtes fort loin encore de pratiquer, tandis que votre avancement intellectuel exige une nouvelle révélation des forces et des moyens enfouis dans la grande nature, revenons sur notre pensée, afin de ne laisser aucune obscurité.

Les hommes peuvent avoir des rapports avec le monde invisible similaire au leur. Ces rapports ont une grande variété, et sont loin d'être tous connus. Un d'eux, la communication écrite, fait accomplir un progrès réel aux médiums, mais ne leur laisse jamais dépasser la limite des connaissance acquises par eux ou leur époque. Ce progrès a un caractère intime qui ne se propage au dehors que parmi les adeptes, et ne peut modifier par aucun point essentiel l'incrédulité de ceux qui nient une intervention quelconque. La simple théorie du Spiritisme enseigne, convertit, et console ceux qui sont aptes à recevoir la vérité spiritualiste, tout autant, et souvent mieux que ne le font les dictées.

Les communications typtologiques présentent une impersonnalité concluante, aussi, sont-elles beaucoup plus rares, l'action infinitésimale des Esprits est étroitement associée, et combinée aux phénomènes des fluides ambiants, ou électricité organique. La physique et la chimie sont les premières notions, et les principes rudimentaires d'une troisième force latente qui permettra à l'homme de triompher de la pesanteur, comme il a déjà triomphé de l'espace ; tous les progrès étant solidaires, sont la résultante d'une logique absolue.

Le Spiritisme ne rebrousse pas en arrière vers le surnaturel qu'il explique, ni vers le mysticisme qu'il blâme, encore moins vers la crédulité qu'il repousse puisqu'il offre à l'examen de tous des faits irrécusables. Le Spiritisme est une science qui n'affecte aucun caractère religieux et dogmatique, il ne veut pas d'autoritaires, mais des hommes de bonne volonté pour fouiller énergiquement de nouveaux filons. Rien n'est donné l'homme, et tout est accordé à son travail, repoussez donc au nom du labeur de vos pères, l'idée d'un prodige anormal violant les saintes lois du travail personnel. La médianimité est un nouvel effort cérébral qui active la circulation intellectuelle, comme toutes les choses humaines, elle est assujétie à un enfantement laborieux.

Les adversaires du Spiritisme lui reprochent tantôt l'ancienneté de sa doctrine, tantôt la nouveauté de son charlatanisme. Il faudrait s'entendre. Les idées ont des ancêtres, et ne surgissent pas comme des parvenus. La lente germination du Spiritisme prouve sa vitalité et sa vérité. Ce qui s'improvise est du temps, ce qui est créé est de l'éternité ; or, le Spiritisme appuyé sur la démonstration de l'immortalité de l'âme, sur la découverte de nouveaux moyens d'action, et sur l'extension intellectuelle, plaint les myopes qui le rapetissent, et les aveugles qui se détournent de sa pure lumière.

UN ESPRIT.

SUR L'ENLEVEMENT DES HABITS

Médium : Mme CONANT.

Dem. — Voulez-vous nous expliquer le procédé chimique et matériel, au moyen duquel s'opère l'enlèvement de l'habit du jeune Eddy et son remplacement par un autre?

Rép. — Les mêmes molécules que celles dont se composent l'habit existent dans l'atmosphère. Elles sont maintenues dans l'habit par la pression atmosphérique ou par la loi d'attraction, et comme il y a entre elles une harmonie parfaite, la loi de répulsion ne les atteint pas. Beaucoup d'Esprits du monde invisible prennent un vif intérêt aux différentes branches de la science humaine. Beaucoup d'entre eux, par exemple, désirent savoir comment sont maintenus les corps physiques et pondérables. Voici comment ils procèdent : Ils cherchent d'abord à connaître l'origine des molécules et leur mode d'adhésion dans un corps quelconque, puis étudient un moyen de les déplacer ou de dominer la loi d'attraction. Arrivés à ce point, ils sont maîtres de la loi en vertu de leur intelligence, comme vous êtes maîtres de tout ce dont vous possédez avec parfaite connaissance, et dans ce cas vous vous servez de la loi comme bon vous semble.

Lorsque ces Esprits veulent vous donner une démonstration spéciale de la vie au delà de la tombe et de la possibilité des communications avec le monde spirituel, ils ont souvent recours à ce que vous appelez des manifestations physiques. Supposons que je voulusse enlever l'habit du jeune Eddy ; délierais-je les nœuds? Non. Couperais-je les cordes? Oui ; mais comment ? En employant cette force électrique positive, dont se servent souvent les savants du monde invisible, comme vous vous serviriez d'un instrument tranchant. Ils l'appliquent à la corde ou à tout autre objet, et les molécules sont alors désagrégées sur un point ; retirez-la, et elles s'assimilent et se réunissent instantanément. Les cordes étant coupées, l'habit est enlevé, mais l'œil humain qui serait témoin de cette opération, verrait l'habit en trois morceaux. La force étant retirée, l'habit se trouve reconstitué.

Cette manifestation ne peut jusqu'à présent avoir lieu que dans l'obscurité, parce que les Esprits qui la font sont impuissants à dominer l'élément positif, la lumière ; mais en progressant en science, ils y parviendront. De même qu'ils ne pourront pas nous laisser regarder la manifestation, sans avoir appris à rendre nul le magnétisme de l'œil humain, qui détruit la force dont ils se servent.

(Séance du 24 octobre 1865.) (*Banner of Light.*)

Traduit par J. MITCHELL.

LES DAVENPORT DÉVOILÉS.

On lit dans le *Messager Franco-Américain* :

« Ces pauvres frères Davenport ne pouvaient échapper au ridicule qui attend les charlatans de toute espèce. Crus et prônés aux Etats-Unis, où ils ont longtemps battu monnaie, puis dévoilés et moqués dans la capitale de la France, moins facile à subir le *humbug*, il fallait qu'ils reçussent, dans la salle même de leurs grands exploits à New-York, le dernier démenti qu'ils méritaient. Ce démenti, c'est leur ancien compagnon compère, M. Fay, qui vient de le leur donner publiquement, dans la salle du Cooper Institut, samedi soir, en présence d'une nombreuse assemblée. Là, M. Fay a tout dévoilé, les secrets de la fameuse armoire, le secret des cordes et des nœuds, et de toutes les jongleries si longtemps employées avec succès. Comédie humaine! Et dire qu'il y a des gens, aussi savants que graves, aussi instruits que sérieux, qui ont admiré et défendu les frères Davenport, et qui, dans leur science universelle, ont appelé spiritualisme des farces qui seraient peut-être tolérées en carnaval! »

Une lettre de M. Fay, publiée le 2 de ce mois par le *Morning-Star* de Londres, fait justice de cette prétendue révélation. M. Fay n'a pas quitté les frères Davenport depuis 1864, année dans laquelle ils sont arrivés en Europe, et se trouve actuellement avec eux à Dublin. Un homonyme de M. Fay a trouvé plaisant de s'intituler l'*ancien compère* des frères, avec qui il n'a jamais eu de rapports, et d'essayer, au moyen de cette légère imposture, de battre monnaie à New-York (1).

(1) Les journaux de Paris, l'*Événement*, l'*Opinion nationale*, etc., qui ont publié l'article cité ci-dessus, reproduiront-ils la rectification de M. Fay? Nous ne le croyons pas.

VARIÉTÉS SPIRITES

Angélique Cottin.

Le 15 janvier 1846, à sept heures du soir, une jeune fille de 13 à 14 ans, nommée Angélique Cottin, manifesta subitement des phénomènes fort singuliers : son fuseau lui fut arraché des mains et vola au loin; — on le lui rapporte, il part de plus belle; tous les meubles qui l'avoisinent s'agitent violemment; chaises et métiers volent comme ce fuseau avec les secrétaires, les fauteuils, etc. A huit heures, elle tissait des gants avec trois autres jeunes filles, quand le guéridon en chêne qui fixait l'extrémité de la trame se déplaça sans qu'elle pût le maintenir dans sa position ordinaire. Effrayée, elle appelle... plus rien ne se reproduit; mais dès qu'Angélique reprend la trame, le meuble danse de nouveau, se renverse, et est violemment repoussé dès qu'elle le touche.

On est en émoi. « C'est un sort, » dit-on. On se rappelle celui qui l'a jeté, mais on n'ose pas s'en plaindre. Le lendemain, pour que l'enfant puisse reprendre son travail, on fixe le gant à une bûche pesant soixante-quinze kilogrammes. Mais l'agent mystérieux la soulève, la déplace, quoique la communication n'en soit établie que par un fil de soie. — On demande des prières à M. le curé; il nie d'abord, vérifie et renvoie aux médecins. — Le lendemain, pelles, pincettes, tisons, livres, s'envolent à l'approche de l'enfant; les ciseaux attachés à sa ceinture sont lancés en l'air; et, pour comble de surprise, le cordon reste intact, et nul ne devine comment il a été dénoué.

M. de Farémont, homme considéré, qui demeurait dans le voisinage, savant versé dans les sciences physiques, conduisit la malade dans sa voiture aux médecins de Mamers, qui constatèrent le fait. En quelques jours, plus de mille personnes la visitèrent : tous les médecins des environs, des physiciens distingués, des pharmaciens, des avocats, des professeurs, des ecclésiastiques, des magistrats, etc. — M. Arago constata ce phénomène avec d'autres savants, MM. Mathieu, Laugier, Tronchon, Rayer, etc. Il en fit part à l'Académie avec tous les ménagements qu'exigeait l'étrangeté des faits. — Ceux-ci étaient constants pour tous ceux qui avaient vu la petite Cottin; M. Hébert (de Garnay), crut y trouver une analogie avec la foudre, et M. de Farémont une cause électrique. Arago exposait, le 16 février, à l'Académie, comment le seul contact de la robe de cette jeune ouvrière faisait danser les tables, les paniers de haricots, les guéridons fixés par deux hommes; comment un canapé où elle voulait s'asseoir se jetait contre le mur où il se brisait. — Voilà les faits en gros; les détails en sont bizarres et émouvants au suprême degré.

L'Académie nomme une commission, mais toutes les expériences manquent, tout est dans une complète inertie; on remarqua seulement que la chaise de l'enfant s'agitait violemment lorsqu'elle s'asseyait... — Le pôle nord d'un aimant la brûlait, mais elle fut brûlée de même par le pôle sud.

Des journalistes s'indignèrent de ce que l'Académie avait écouté le récit de pareilles jongleries; un débat très-vif s'éleva entre M. Parisot et M. Arago, le premier trouvait qu'il était indigne de la majesté d'un corps savant de s'occuper de ce fait, M. Arago objectait que l'on s'était occupé du magnétisme, qui avait passé pour non moins incroyable. Un journaliste voulait que l'on donnât des douches à la petite Cottin pour la mettre à la raison. — Un autre menaçait de quitter la France, où l'Académie se portait à de si honteuses mystifications. — Le docteur Roger publiait dans les journaux « que la fille électrique était une espiègle, que les observations des médecins offrent des faits semblables chez les femmes; c'est la manie de vouloir faire parler de soi, etc. — Un des commissaires ayant fait croiser les bras à la fille Cottin, sa chaise, disait-il, n'a plus bougé. »

Quoique l'illustre Arago eût attesté les phénomènes, il fut obligé, comme secrétaire perpétuel de l'Académie, de transcrire qu'ils n'existaient pas. Les commissaires n'ayant rien vu, il fallait décider que les expériences faites devant Arago et ses collègues, et tant d'autres savants, étaient des mystifications. — « Oh! disait-on, si au lieu de M. Arago, c'eût été M. Flourens qui eût vu sauter un canapé, le charlatanisme eût été bien vite dévoilé, parce que M. Flourens est plus fort que M. Arago en anatomie comparée. » D'autres ajoutaient : « Cela doit se faire de telle et telle manière. » — Essayez, leur répondait-on. — Hélas! on voyait que ces savants ne disaient que des absurdités.

Tout ce qui lit en France les journaux, depuis le boutiquier jusqu'à l'académicien de province, alors de s'écrier : « Nous le savions bien! c'est de l'espièglerie, de quoi l'Académie allait-elle s'occuper? C'est indigne! » Tous pensèrent qu'ils auraient vu infiniment mieux que M. Arago et tous les physiciens, médecins et savants qui avaient été forcés, malgré leur scepticisme, d'attester ce qu'ils avaient examiné. — C'est l'usage de s'obstiner aujourd'hui à nier ce qu'on n'a pas vu soi-même; c'est peu modeste, mais c'est reçu.

D'autres répondaient à ceux qui s'indignaient de voir l'Académie examiner de pareilles jongleries : — Vous avez grandement raison, il eût été bien préférable qu'elle entendît la lecture de longs mémoires sur les particularités du système digestif des hannetons; c'eût été plus intéressant. » — Ceux-ci étaient de mauvais plaisants. D'autres plus graves disaient : « Faut-il donc être académicien pour examiner un phénomène qui n'exige que des yeux? »

D'autres se bornaient à penser qu'une petite paysanne, presque idiote, qui vit dans un village perdu de la Normandie, n'aurait pu faire des tours inouïs dans les fastes de la jonglerie, que tant de spectateurs qui examinaient attentivement ses manœuvres ne s'y seraient pas laissé prendre; entouré comme elle l'était, le jongleur le plus adroit sur son estrade eût été, certes, impuissant; comment voudrait-on que cette pauvre petite ouvrière, qui, loin d'en tirer profit, y perd son gagne pain, aille faire voler en l'air les cruches et les canapés sans les toucher? L'agent n'a pas voulu se manifester devant le conseil académique, car celui-ci eût décidé qu'il y avait là un fait physiquement inexplicable. Que l'on se rappelle Jacques Aymar, le magnétiseur, et mille autres faits dans les possessions, et ce qu'écrivait Thomas Brown. Il fut donc ainsi décidé que la petite Cottin était une jongleuse. — Le docteur Roger, en parlant d'une autre fille électrique, disait : « qu'on ne saurait s'imaginer combien il y a dans l'esprit féminin d'impénétrables mystères. La femme est un animal difficile à connaître. »

Angélique Cottin fut donc proclamée une jongleuse supérieure. — Il est vraiment fâcheux qu'elle n'ait pas cherché à tirer parti de son art.

Cependant M. de Farémont, aussi savant que judicieux, avait multiplié les expériences; il avait cru d'abord à l'électricité. — Les physiciens, comme on sait, pour expliquer, ne recourent pas volontiers au surhumain. — Dans sa longue lettre à M. de Mirville, 1er novembre 1846, on lit les passages suivants : « J'ai vu, je vois, et je verrai toujours, quand je le voudrai, les choses les plus curieuses et les plus inexplicables. Voilà la pierre d'achoppement, c'est que tous vos savants n'y comprennent rien, pas plus que moi; ils auraient dû voir et étudier. Nous qui avons vu, nous croyons, parce que les faits qui se passent sous nos yeux sont palpables, et ne peuvent être réfutés en rien; les gens qui se croyaient instruits baissent l'oreille et se taisent; les masses disent que l'enfant est ensorcelée et non pas sorcière. — Quant à moi, j'ai vu tant d'effets divers produits chez elle par l'électricité, j'ai si bien vu, dans certaines circonstances, les bons conducteurs opérer et, dans d'autres, ne rie[n] produire, que si l'on suivait les lois générales de l'éle[c]tricité, il y aurait constamment le pour et le contre aussi suis-je bien convaincu qu'il y a chez cette enfan[t] une autre puissance que l'électricité. » (V. les journau[x] de 1846, et M. de Mirville, *Des Esprits et de leurs mani[festations]*, p. 378, 379.)

(Résumé de *Bizouard*, T. IVe.).

A. DE MONTNEUF

AVIS

Ceux de nos lecteurs dont l'abonnement es[t] expiré le 31 décembre dernier, sont priés d[e] le renouveler s'ils ne veulent pas éprouver d'in[-]terruption dans l'envoi du journal.

Nous ne considérons comme abonnés que ceu[x] qui sont inscrits sur nos registres d'abonne[-]ment.

Le meilleur moyen de s'abonner est de nou[s] adresser directement un mandat sur la poste ou sur Paris, à l'adresse du directeur-gérant

Journaux et Revues recommandés.

L'AVENIR, *Moniteur du Spiritisme*, hebdomadaire.	9 f[r]
La Revue spirite de Paris, 9e année, mensuelle.	10
La Vérité de Lyon, hebdomadaire, 3e année.	9
L'Union spirite bordelaise, quatre fois par mois.	12
Annali dello Spiritismo de Turin, mensuelle.	12
La Luce de Bologne.	12
La *Salute Gazetta Magnetico-Scientifico-Spiritistica* de Bologne	6
La Revue Spiritualiste de Paris, 9e année mensuelle.	10
Le *Banner of Light* de Boston, hebdomadaire.	
Le Spiritual Magazine de Londres, mensuel.	
Le Spiritual Times de Londres, hebdomadaire.	

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMPRIMERIE VALLÉE, 15, RUE BREDA.